

Hélène Marienské
Presque toutes
les femmes



Presque toutes les femmes

Hélène
Marienskié



« Une dépression sévère, il y a deux ans. Un chagrin sans fond m'avait empli toute, qui me clouait au lit. Étrangement, lorsque je me suis redressée, mon premier désir a été de terminer le texte que je peaufinais depuis des années : un récit intime centré sur les femmes de ma vie. Tout y était, les zigzags et les impasses, les abandons et les pardons. Tout était écrit mais rien ne fonctionnait. Je donnais à voir le même éternel sourire pour avancer guillemette dans le récit, prête à amuser mon monde. Le drame de ma mère était passé sous silence, la malédiction familiale tournait à la farce, et ma bisexualité restait dans un placard. Les histoires d'amour n'étaient que joyeuses saynètes. J'avais touché le fond : il était temps d'arracher le masque. Alors j'ai tout repris. »

Dans cette autobiographie traversée de passions et de détresses, Hélène Marienskié raconte une vie passée à l'ombre des femmes, figures familiales ou rivales, autant que dans leur lumière, celle des femmes désirées ou follement aimées. Chacune à sa manière lui aura révélé celle qu'elle est : une femme libre, qui abrite résolument en elle plusieurs autres. Nous, peut-être ?

Hélène Marienskié est l'auteur de Rhésus (P.O.L., 2006, prix Lire du meilleur premier roman, prix Madame Figaro/Le Grand Véfour, mention spéciale du prix Wepler), du Degré suprême de la tendresse (Héloïse d'Ormesson, 2008, prix Jean-Claude Brialy), de Fantaisie-sarabande et des Ennemis de la vie ordinaire (Flammarion, 2014 et 2015).

Flammarion

Presque toutes les femmes

DU MÊME AUTEUR

Rhésus, P.O.L, 2006 (Prix Lire du meilleur premier roman, Prix Madame Figaro/Le Grand Véfour, Mention spéciale du prix Wepler, Prix du 15 minutes plus tard) ; Folio, 2008.

Le Degré suprême de la tendresse, Héloïse d'Ormesson, 2008 (Prix Jean-Claude Brialy) ; Le Livre de poche, 2009.

Fantaisie-sarabande, Flammarion, 2014 ; Folio, 2015.

Les Ennemis de la vie ordinaire, Flammarion, 2015 ; Folio, 2017.

Hélène Marienskié

Presque toutes les femmes

Flammarion

© Hélène Marienski et Flammarion, 2021.
Publié avec l'accord de l'Agence Pierre Astier & Associés.
ISBN : 978-2-0802-5793-2

À la mémoire de ma mère

I

LE PROBLÈME

J'ai vingt-huit ans. En ce temps de grand trouble, une femme me guide, enfin. Elle m'a déjà évité plusieurs murs vers lesquels je fonçais, tout droit. Je confie une attirance pour une femme une fois encore. Mme Michelangeli, lacanienne orthodoxe, m'interrompt :

— Vous plaisantez ? Les lesbiennes sont des perverses. Tenez-vous-en éloignée.

Je ne négocie pas, j'obéis. J'arrête les femmes comme on arrête une drogue.

Cependant, voilà bien un autre piège, plus redoutable encore. Enfermez une femme dans une cage mentale. Laissez-la y croupir. Elle a de bonnes chances de s'y perdre. Dans cette prison, je fuis quelque chose d'essentiel en moi. Mais les geôliers ne prévoient pas les ruses de la vie. J'ai quarante ans, et une femme aimée vingt ans plus tôt resurgit. Quelle était la probabilité pour que nous nous retrouvions ? Infime. La vie a fait son œuvre facétieuse. Face à l'amazone de ma jeunesse, j'ai aimé aussitôt, sans retenue, désiré tout autant. Rien n'était possible – trop tard, pour elle. Mais cette fois, j'ai su, sans équivoque : j'aime les femmes.

Et les hommes.

LE PROBLÈME

Ça ne va pas être simple, cette vie. Pas simple à raconter, non plus. Moi qui mens toujours, par réflexe pavlovien pour échapper à l'inquisition maternelle, mais aussi par habitude acquise et cultivée – jeu, amour de la fiction –, comment dire la vérité, rien que la vérité, toute la vérité je le jure ?

CLAUDINE

J'avais fui l'ennui du dortoir. J'en partageais un coin avec trois adolescentes qui, pour une raison qui m'échappait et me désolait, me faisaient conjointement la gueule. J'avais dû dire quelque chose, avoir un geste qui avait déplu. Ou l'inverse, n'avoir pas dit ce que l'on attendait. Comme toujours, quelque chose en moi clochait. J'étais décalée.

J'allais avoir quinze ans, et même si je connaissais déjà mon goût pour la solitude, j'avais l'âge où l'on est bluffée par les filles qui sont à l'aise entre elles, se parlent, se confient, rient ensemble, font des projets. Leur complicité m'envoûtait. Pourquoi n'étais-je pas comme elles ? Normale ? Qu'est-ce que je ne savais pas faire ? Une fois de plus, j'avais essayé de me glisser dans l'intimité du groupe : Corinne, leader (car je voyais bien que la règle des clans est d'assigner tacitement un rôle à chacun de ses membres), m'avait à la bonne. J'avais cru que j'étais admise, cette fois. Mais j'avais dû gaffer. Comment, pourquoi, je ne savais. Avais-je été trop assertive ? Ou trop servile ? Avais-je coupé la parole de la chef ou de sa lieutenant, une Sylvie à qui je déplaisais ?

Des bandes de filles émane un langage fluide dont je connais la mélodie sans savoir la reproduire. La parole est

distribuée naturellement, comme par une règle écrite que je n'ai jamais lue. J'entends, j'observe, spectatrice muette d'une pièce de théâtre qui se donne sans moi. Les rôles sont attribués, les répliques paraissent apprises. Elles fusent. Certains propos sont autorisés, et même attendus, selon qu'il s'agit d'une comédie (railleries sur les parents, les profs, les membres d'une autre bande) ou d'un drame sentimental (amour impossible, rupture). Dans cette chambrée de la colo, la banalité des dialogues me faisait bâiller, mais je m'étais appliquée à imiter les personnages en action. J'avais accepté de jouer les utilités, tenté une brève réplique au milieu d'une scène. Une fois, deux fois, à la troisième, le spectacle s'était interrompu. Silence gêné. Le rideau allait-il tomber ? Du tout : après quelques raclements de gorge, le rire aigu de Sylvie, relayé par celui de Corinne, avait sanctionné la réplique absurde. La scène avait repris, sans moi.

Mon rôle éternel : persona non grata.

Mesure de survie. Autour de moi, ces filles étaient des personnages de fiction. Autant retrouver la mienne : un livre entamé dans lequel replonger.

Mais lassée du silence tenace qui paraissait emplir la chambre et peser sur mon thorax comme une chape d'hostilité, au point de m'empêcher de penser, de me sentir exister, et même de respirer, ne parvenant plus à lire sur mon lit, j'avais filé me réfugier dans la cantine – une heure à tuer avant le repas.

J'ai oublié le titre du roman : sans doute Vian ou Salinger. Le texte enfin emportait au loin la tristesse ressentie dans la chambre. J'avais des amis, en somme, et qu'ils fussent des êtres de mots plutôt que de chair ne me gênait pas. Ils ne me condamnaient pas, ils m'invitaient ailleurs, dans un

monde que je construisais au fil des phrases. Je respirais à nouveau.

Assise au fond de la grande pièce déserte, côté banquettes, je lisais donc, courbée sur la table. J'avais résolu de ne plus porter les lunettes de myope qui m'enlaidissaient, pensais-je, et me débrouillais pour déchiffrer le texte en plissant les yeux. Un bruit se fit de l'autre côté de la table. J'entendis une question :

— Vous êtes lesbienne ?

Je lève à peine les yeux et replonge dans ma lecture, rouge de confusion. Une jeune femme, rousse, s'assoit en vis-à-vis et me fixe. Que se passe-t-il ? Que me veut-elle ?

Malgré moi, je me redresse et observe la questionneuse, qui m'apparaît dans un halo de lumière jaune. Elle me dévisage gravement et répète sa question.

— Est-ce que vous êtes lesbienne ?

— Je ne sais pas.

Je n'ai pas hésité. N'ai pas été choquée. Je n'ai jamais envisagé que j'étais cela, lesbienne, je n'en connais aucune. Mais les livres m'avaient appris qu'elles existaient. Dans ceux dont j'ai le souvenir, Colette, Vivien, ces amours m'exaltaient. Et Ange, je l'avais aimée, elle. Nous étions enfants : ça comptait, ou pas ?

L'inconnue insiste :

— Vous êtes sûre ?

Réfléchir. Ou, plutôt, paraître réfléchir. J'ai su dès que je l'ai vue, dès que j'ai senti ses yeux sur moi, que j'ai vu sa bouche articuler des mots comme dans un rêve, comme si le son et l'image étaient dissociés et se percutaient dans mon corps. Le frisson qui me parcourait et me paralysait confirmait que oui, je savais.

— Vous lisez quoi ?

J'adore le vouvoiement. L'autorité. Les yeux d'un vert foncé, presque noirs avec des éclats d'or. L'air de provocation. Le chant du rire.

Évidemment, je me vexe. Ce rire est charmant mais se moque.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle.

— Votre tête. Vous faites une tête à mourir de rire. Vous avez quel âge ?

— Seize ans.

Je me suis vieillie d'un an et demi. Elle s'amuse encore. Il faudra que je m'habitue à être comique.

— Et vous ?

— Dix-huit.

J'exulte. Une grande, une femme. Qui s'intéresse à moi, m'aborde et me sourit. Oubliées, les rabat-joie de la chambre et la dirlo qui me houspille souvent. Je me réveille de la torpeur où je m'étais réfugiée. Je vis. Je referme le livre.

— Vous faites quoi, ici ?

Il était grand temps d'inverser le sens de l'interrogatoire, non ?

— Duègne. J'accompagne ma petite sœur.

Claudine a obtenu l'autorisation de participer à cette colonie de ski en Andorre, réservée aux moins de dix-sept ans, pour chaperonner sa sœur qui se relève d'une mauvaise bronchite. Elles dorment dans la même chambre, avec une amie de la petite. Comme elle me voit soupirer, elle me pousse aux confidences. Je perds ma timidité, dresse un portrait au vitriol des pestes que j'ai fuies. Magie du langage, qui permet d'inverser le réel : soudain, les trois ados qui m'ont prise de haut deviennent des personnages loufoques. Je fais le récit de leurs petitesesses, en les exagérant, de leurs ragots et de leurs facilités de pensée. Raconte aussi ma piètre tentative pour me faire accepter. La grande

s'amuse de ma verve, m'encourage à la méchanceté et au mépris puis m'interrompt :

— Vous vous appelez comment ?

— Nathalie.

— Vous dînez à notre table, Nathalie. Je vais me changer.

Tout oublié de ce dîner. Mais pas de l'*after*... Claudine me demande comment je vais supporter les trois dindes dont je partage la chambre. Je lui réponds : assez bien, car je vais m'en éloigner. Je dors dans votre chambre.

Objection de Claudine, qui n'avait peut-être pas envisagé que je prendrais les devants : tous les lits sont occupés. Sa sœur Valou est là avec sa copine. Ce n'est pas simple.

Pas question de lui laisser le monopole de la provocation. Elle veut savoir si je suis lesbienne ? Autant vérifier, *the sooner, the better*. Tous les lits sont pris, répète-t-elle, navrée.

J'enchaîne et pulvérise toutes ses objections. Je dormirai sous un lit, à même le plancher. Je suis un vrai yogi (j'improvise) et j'ai l'habitude de dormir n'importe où. Accepterait-elle ma présence silencieuse, sous son sommier ? Elle s'amuse, hésite : mais Mme Espeluque, la dirlo ?

Je me fiche de cette Espeluque et de sa moustache. Claudine est mise devant le fait accompli : je vais passer la nuit à quelques centimètres d'elle.

Ambiance de chahut dans la chambre de mes nouvelles amies, qui m'accueillent à demi nues, se disputent une chemise de nuit, se poursuivent en bondissant d'un lit à l'autre. Claudine me prend dans ses bras et feint de gronder les « petites », qui ont en fait presque mon âge. Des chocolats circulent. Des chaussettes sèchent sur le radiateur. Claudine caresse mes cheveux, les petites chantonnent « Oh, oh, oh, les amoureuses ! ».

Puis Valou :

— Tu vas vraiment rester ici ?

Sans lui répondre, je me glisse sous le lit où Claudine vient de prendre une pose de Titienne.

La porte s'ouvre brusquement, interrompant le tohu-bohu. Espeluque a rappliqué, et la voilà qui, pour occuper l'espace, réunit les chaussettes qui fument pour les brandir sous le nez de Claudine :

— Interdit, ça, mademoiselle !

— Bien, madame.

Depuis mon poste d'observation en contre-plongée, je la vois esquisser une révérence ironique. Espeluque se pince le nez et continue l'inspection, ramasse une peluche, un soutien-gorge. Puis :

— Vous n'auriez pas vu Nathalie Galan ?

Silence dans les rangs.

— Elle a disparu de sa chambre en prenant quelques effets et sans un mot pour ses camarades. Nous avons cherché partout cette demoiselle, comme si nous n'avions que ça à faire... Introuvable. Elle a dîné à votre table. J'ai pensé que...

— J'étais ici ?

J'ai pris une voix d'outre-tombe qui a fait sursauter la daronne. Tout le monde rit, sauf elle et moi.

— Vous m'expliquez ce que vous fichez ici ?

— Je me prépare au sommeil.

— Sous un lit ?

— C'est indéniable.

— Vous pensez vraiment pouvoir dormir sur le sol ?

— Vous savez, quand on est jeune... on dort partout.

Les rires reprennent. Espeluque me menace d'appeler mon père, qui dirige non loin une autre colonie de ski réservée aux garçons.

— Mon Dieu, je tremble. Vous lui transmettez mon profond respect.

La vieille bique considère la situation. Que peut-elle faire ? Les menaces des représailles familiales n'ont pas fonctionné. Sans doute pourrait-elle me priver de ski : elle sait que je m'en consolerais avec des bouquins. Alors... la force ? Il n'y a pas de service d'ordre dans les colos pyrénéennes de la Fédération des œuvres laïques... Elle pourrait essayer de m'attraper par les cheveux et m'éjecter de la chambre. Il faudrait qu'elle en ait la force et le courage. Les deux lui font défaut. Elle capitule.

Je suis arrivée à ce moment de ma vie où les adultes n'ont plus aucune prise sur moi. Quelle loi fonde l'autorité qu'ils prétendent exercer sur moi ? Je pense, donc je suis, donc je suis libre de faire ce que je veux de ma vie. Elle m'appartient, ne leur déplaît. C'est jouissif, mais moins que de sentir Claudine se glisser à mes côtés, sous son lit. Nous chuchotons, attendons que les petites se calment, s'endorment. Claudine rampe sur moi, légère et déterminée. Émotion de sentir ses seins sur les miens, et son ventre pareil. Elle m'embrasse doucement. Le cou, les joues, les lèvres.

J'apprends.

Sous la douche, aussi, lorsque nous revenons du ski le lendemain soir. Souvenir ébloui de son corps nu, lisse, brillant. De sa poitrine très ronde et fière que j'ose à peine toucher. Elle me montre les gestes qu'elle aime. Mes seins sont minuscules, j'ai peur qu'elle se moque à nouveau. Mais non. Je me souviens, pour cette première fois, d'un mélange complexe de gêne – montrer mon corps nu – et d'effervescence du désir. Étrangement, c'est le seul instant érotique avec Claudine dont j'ai un souvenir précis, geste après geste. Comme si, par la suite, le discours avait effacé les corps.

Fin des vacances : elle retourne chez ses parents, près de Montpellier, moi chez les miens, dans un village qui se dresse entre les vignes. Nous nous écrivons. Elle m'envoie des lettres surprenantes : entre les lignes et dans les marges, des dessins – bouches, yeux, cuisses ou seins de femmes mêlés à des animaux psychédéliqués aux membres éparés – envahissent le texte et débordent sur l'enveloppe, où mon nom (Nathalie Galan) et mon adresse, réduite au minimum (34 Montagnac), sont à peine lisibles. Le courrier m'arrive malgré tout.

Ses lettres papillonnent d'un sujet à l'autre, ses cours, ses parents, son envie de me voir au plus vite, son fiancé Arnaud, son amour pour moi, ses exams, sa sœur, mes « cheveux de soie », son régime, des poèmes d'Apollinaire, des filles qui l'ont draguée, l'ineptie de certains cours. Le propos est volontairement décousu, insolite. Elle revendique une philosophie postsurréaliste. Et lit Freud : les lettres qu'elle m'écrit, m'explique-t-elle, traduisent donc le parcours capricieux de son inconscient.

Je suis déroutée. Suis-je sa muse, ou un prétexte à son envie d'être l'auteur de lettres originales ? Joue-t-elle ? Est-elle sincère ? Cet amour dont elle me parle, existe-t-il ? Est-il une chimère, comme les corps morcelés tracés au stylo Bic bleu qui occupent plus de place que le texte ?

Nous nous retrouvons à Montpellier, plusieurs fois. Chez elle, où sa mère me reçoit comme une « amie de la colo » et ne semble pas s'inquiéter des bruits qui montent de la chambre de Claudine, où nous passons l'après-midi. À Pézenas, dans mon lycée, où elle vient passer une journée. Pendant les cours, elle m'attend au parc Sans-Souci tout proche. Pendant les récréations, nous nous retrouvons dans un lieu reculé, où personne ne nous voit, normalement. Je retourne à Montpellier : à la fac ! Très impressionnée, j'assiste avec elle à un cours de chimie. Dans un amphi. Je

CLAUDINE

suis aux anges, mais me fais toute petite : et si je me faisais virer ? Le prof ne paraît pas noter ma présence. Il pose une question à laquelle je ne comprends rien. Le reste de l'amphi non plus, semble-t-il. Silence prolongé. Claudine, de sa voix de soprano, donne la bonne réponse. Elle est la meilleure, je suis fière.

Elle est fière de moi quand je me distingue au concours général de français. Elle revient au lycée. En récompense de mes hauts faits scolaires, elle m'offre un collier. Nous ne nous cachons plus et nous embrassons à bouche que veux-tu au lycée puis dans les rues de Pézenas.

LA GROSSE

Notre correspondance devient presque quotidienne. Tout nous dit, voilà notre pacte. Mais je ne lui raconte pas ce qui a changé au lycée depuis que certains ont aperçu nos privautés. Les commentaires chuchotés fort quand je passe : tiens, la gouine ! Bien sûr, je hausse les épaules dans un geste de mépris. Mais à ce mépris se mêlent de la peine, de la honte, de la rage. Je tais aussi les moqueries dans le public quand je joue avec la troupe de théâtre animée par M. Courtois, mon professeur de français. Je suis Chérubin, et lorsque j'entre en scène en costume de petit page, veste courte de soie bleue ouverte sur un jabot de dentelles, assortie à une culotte prolongée par des bas blancs, chapeau chargé de plumes et épée au côté, cheveux retenus dans un catogan, des rires fusent. Je ne suis pas une mauviette, je serre les dents et la poignée de mon épée avant de lancer joyeusement le texte. Mais lorsque je dois confier à Suzanne ma passion pour la Comtesse : « Que tu es heureuse... À tous moments, la voir, lui parler... L'habiller le matin (*rires redoublés*), la déshabiller le soir (*chahut*), épingle à épingle », je voudrais rentrer sous terre. Il était prévu que, chenapan audacieux, je pousse un grand soupir sur « déshabiller » et que, mimant le fantasme provoqué par la

Comtesse, je défasse une à une les épingles qui tenaient le voile occultant la ravissante gorge de Suzon – puisque après tout, Chérubin a l'âge des émois amoureux qui rendent désirables et quasi interchangeable toutes les femmes. Aux répétitions, j'en rajoutais, faisais durer l'effeuillage, jouais avec les épingles, piquant parfois, très légèrement, la poitrine de Suzon, qui surjouait le plaisir ou la colère, selon l'inspiration. Devant le public, paralysée par les quolibets, je zappe la mise en scène. Suzanne, surprise, attend, les spectateurs aussi. Une nausée, une fatigue terrible m'accablent. Immobile, geste suspendu, je parais imbécile. La suite pourrait s'écrire comme une scène en abyme ou en vertige, où abonderaient les didascalies, le texte ayant presque disparu : *Suzanne foudroie du regard Chérubin, puis, celui-ci restant les bras ballants, elle enchaîne. Chérubin s'approche d'elle pour la serrer dans ses bras. Il bute sur les pieds de la malheureuse, qui jure. Le public s'esclaffe. On attend une réplique de Chérubin, qui reste muet. En coulisse, le professeur fait des signes d'encouragement, suivis de mimiques de désespoir, avant de tourner le dos. Chérubin murmure enfin : « Mon cœur palpite au seul aspect d'une femme », tandis que les rires redoublent, puis plus bas encore : « Les mots amour et volupté le font tressaillir et le troublent. » Huées, claque en triomphe, sortie de scène de Chérubin, chapeau de travers et larmes aux yeux.*

Le ridicule ne tue pas, pas plus que la honte qu'il provoque. Mais je voudrais mourir. C'est entendu : je ne remonterai plus sur scène, je partirai loin, au plus loin de ces abrutis. Je ne dis rien de cette avanie à Claudine et ne mentionne pas les appels anonymes reçus chez moi.

L'un d'eux m'a marquée : une inconnue m'affirme à voix chuchotée que je lui plais. Elle ajoute qu'elle veut me rencontrer. Je voudrais savoir qui m'appelle. « Tu me reconnaîtras tout de suite, t'inquiète. Tu n'as pas vu comment je te

regardais ? » Est-ce Mylène, dont je contemple parfois les yeux rêveurs ? Ou Martine, pas très jolie, mais brillante ? L'inconnue me donne rendez-vous le samedi soir suivant. Je raccroche, tourneboulée. Envie d'y aller, crainte d'un traquenard. Mais je n'ai peur de rien, je m'en persuade.

Maman entre dans ma chambre :

— N'y va pas. Ce serait une grosse bêtise.

— Tu as écouté ?

— C'est mon devoir de mère. Te protéger. Tu es d'une naïveté confondante. Tu n'as donc pas compris ? Cette fille se moque de toi. J'entendais des bruits derrière. Elle n'était pas seule.

Interdite, je reste sans réponse. Ma mère m'espionne, alors ? Je voudrais l'étrangler, je l'envisage, l'examine de pied en cap. Par où attaquer ? Elle triomphe. J'avais compris qu'elle lisait mon journal, où je consignais, pour la punir, des fables effrayantes. Elle fait son devoir, dit-elle. Que répondre ? Elle n'a peut-être pas tort. Sans elle, je me serais « jetée dans la gueule du loup », comme elle me le répète. Humiliée, je me tais.

Je me persuade que je me fiche des moqueries, des regards outrés des unes et des autres. Je sais, de source sûre, qu'il arrive que des femmes s'aiment. Je l'ai lu, voilà. Les livres de Colette disent la vraie vie, la vie loin du lycée. La réprobation de mes camarades, cette clique d'incultes, vaut ce que valent tous les conformismes : mon mépris. L'important ? Ma vie, libre, mes lectures, quelques cours au lycée qui me passionnent et surtout Claudine. Mais je n'aime pas être la risée du lycée. Je hais le ton mi-outré mi-blagueur que prend Helen, ma correspondante anglaise venue de Lincoln, qui ne m'adresse la parole qu'une fois pendant son séjour : *Are you a lez ?* Devant mon hésitation,